



Discours de présentation de France Théoret à l'Académie des lettres du Québec

Maison des écrivains, 19 septembre 2017

Danielle Fournier

Distingués invités, chers membres de l'Académie des lettres du Québec, chers amis,

Il me fait plaisir ce soir de vous présenter France Théoret et de la remercier d'avoir bien voulu accéder à la demande de l'Académie de vouloir y occuper un siège, le sien. Merci France Théoret et au nom de tous les membres, bienvenue.

Je remercie Louise Dupré de bien vouloir me prêter sa voix puisque je ne suis pas au Québec en ce moment.

Mais comment présenter France Théoret? Avec quels mots? Dans quel registre?

Pour mémoire, d'abord : membre du comité de rédaction de la revue littéraire *La barre du jour*, elle sera aussi fondatrice du journal féministe *Les têtes de pioche*, et du magazine intellectuel *Spirale*, dont elle assurera la direction quelques années; des prix et nominations : prix Athanase-David en 2012, nombreuses nominations, dont le prix Alain-Grandbois de l'Académie des lettres du Québec; 10 titres de poésie, 12 récits, novellas et romans, 2 pièces de théâtre, 5 essais.

Née à Montréal dans un milieu populaire, sans livre et où ni la vie intellectuelle ni la quête du savoir n'étaient valorisées, France Théoret a connu le Québec de la Grande Noirceur et, par conséquent, celui de *Refus global*, texte qui l'aura profondément marquée.

Dès à l'âge de 8 ans, elle travaillait au commence de son père, un restaurant-épicerie, l'ancêtre de notre actuel dépanneur.

À 15 ans, trois mois après son anniversaire, sa famille déménage à la campagne et elle deviendra, pendant les fins de semaine et l'été, serveuse au bar de l'hôtel que ses parents avaient acheté à Saint-Colomban, un village d'une dizaine de personnes assises ou attablées les samedis et peut-être aussi les jeudis soirs, le jour de paie.

Pourtant, j'aime l'imaginer, derrière ce bar, cachant un livre dans sa poche, ou lisant dehors sous les arbres, secrètement, Artaud et Gauvreau, les premiers qui l'auront illuminée, comme elle le dit elle-même. Évidemment, en plein jour, les chambres à l'étage

étaient interdites, pour les raisons que vous pouvez imaginer. Il fallait vivre les uns devant les autres.

Sans doute, derrière ce comptoir, dans cette campagne québécoise du début des années 60, elle a remarqué dans le regard et le corps des femmes l'inféodation, la frayeur et la soumission, et dans celui des hommes un certain pouvoir, pouvoir proportionnel à la classe sociale, c'est-à-dire le désarroi de ces hommes et la détresse de ces femmes, l'indigence sexuelle des femmes et la pauvreté des hommes.

Elle fait partie de cette génération de femmes qui aura accès aux études supérieures, qui iront étudier à l'étranger. Elle sera, comme Nicole Brossard, Marie-Claire Blais ou Madeleine Gagnon, membres de cette illustre académie, les premières écrivaines dont les textes seront étudiés à l'université.

Féministe de la première heure, rapidement associée à la Nouvelle Écriture et à l'avant-garde littéraire, elle ne craindra pas les recherches formelles, ni la déconstruction littéraire. Elle poursuit cette voie en questionnant ce qu'est le sujet femme, ou l'objet, cela dépend d'où l'on parle, d'où l'on écrit. Ses portraits de femmes ne sont jamais univoques, mais au contraire, complexes.

L'écriture au féminin, critique ou fiction, pose à la fois le sujet, l'objet et l'auteur au centre du texte. Autrement dit, ce n'est pas que ses personnages soient elle, là n'est pas la question, mais les personnages féminins semblent être des miroirs, à la fois reflet et psyché.

À noter dans le prochain numéro de la revue *Les écrits*, elle publiera un texte sur la correspondance de Marcelle Ferron, pour qui elle a une vive admiration et pour laquelle elle a écrit un texte accompagnant un de ses tableaux au MBAM.

Puisque son écriture est en continuel mouvement, qu'elle tient à « mettre en scène », à défaut d'autre mot, ce mouvement de la pensée, se chevauchent histoire individuelle et histoire collective.

Puisque dans son écriture cohabitent la réflexion sociologique et la fiction, au sens d'écrire quelque chose de soi, qui se représente sans pouvoir s'exprimer clairement, ses phrases sont simples, succinctes. Un style tranchant.

Donc une écriture économe, une écriture scalpel, bistouri, une écriture sans mièvrerie et dont l'engagement est absolu; une voix qui n'a pas peur d'avoir peur, qui ne craint pas, malgré que la peur soit au centre de l'existence humaine.

Une voix qui parle d'existence où il sera question du savoir et de l'impéritie, du pouvoir et de l'impuissance en lien avec le sexe et l'identité.

Dès ses premières publications, dans le collectif *La nef des sorcières*, elle pose dans une approche structuraliste le rapport entre classes sociales : celui d'une ouvrière avec le monde. Dans *L'échantillon*, terme ambigu qui fait référence tant au scientifique qu'à la couture, au tricot ou à la musique, l'écrivaine détourne la notion de genre littéraire et fait le pari d'une écriture engagée au féminin.

Devenue rapidement une des figures marquantes, une des voix fortes de la littérature, elle est de cette littérature qui a déconstruit l'écriture et qui remet en question tous les codes, qu'ils soient littéraires, sociaux ou politiques. Et sexuel. Ses personnages féminins ne seront pas que « scrapés », brisés dans leur être, ou que désirés, ils seront désirants, quoique le désir demeurera pour elles risque et péril.

France est profondément un être politique lucide : du sexe, des femmes, de l'écriture, de la pensée. Le politique est un rapport au monde, à soi. Et sa pensée est engagement, elle est une configuration esthétique du monde. On pourrait dire qu'elle ne prend pas les choses à la légère et qu'elle les écrit sans légèreté, sans illusion.

À partir des années 70, certains écrivains vont produire une écriture tournée vers l'abstraction, des textes où, à la limite, le contenu et même la notion de sujet et d'auteur doivent disparaître. Cela deviendra presque une hégémonie et se poursuivra jusqu'autour des années 90.

Toutefois, la grande préoccupation intellectuelle de l'écrivaine, qui apparaît dès ses premiers livres, continue de se réactualiser : « Qui parle dans l'écriture, qui est dans *mon* écriture? Qui est le sujet de l'écriture en train à écrire? [...] Oui, qui parle? Qui écrit? Qui est ce *je* qui écrit, s'écrit? Qu'est-ce qu'une littérature au féminin? »

Tributaire du formalisme, sa phrase reste ouverte, laisse place à une variation, au sens musical, et une transgression. L'hétérogénéité du « caractère » des personnages, lesquels ne sont jamais des personnages psychologiques, mais sont audacieux et traversés par le désir. Elle détourne le réalisme, qu'il soit naturaliste ou socialiste, et la psychologie.

Si la personne de France Théoret peut sembler hésitante, voire vacillante ce flottement des mots, dans son écriture, devient d'une remarquable concision : attention, cette rigueur n'empêche pas la complexité.

Pour tout dire, c'est étudiante à l'Université de Sherbrooke que j'ai rencontré France Théoret. Par Joseph Bonenfant, avec qui elle a préparé et publié une anthologie, mais surtout grâce à Philippe Haeck, alors chargé de cours. J'étais à la maîtrise et Philippe Haeck donnait un séminaire sur les écrivains des Herbes rouges. Elle était incontournable, elle l'est restée pour la littérature québécoise. Je l'ai rencontrée à Montréal quelque temps après. Elle vivait sur la rue Saint-Denis un peu au nord, vers Rosemont ou Beaubien. Je ne me souviens plus de ce que nous avons fait, ni où nous sommes allés; je me souviens

simplement de cette impression d'être dans un autre monde, dans le sien, si intellectuel, si centré autour du langage, de la réflexion sur le langage, la féminité et le monde social. J'avais autour de 21 ans et j'étais impressionnée, sous le choc d'entendre celle qui avait écrit « La marche ».

Suite à cette rencontre avec France, est commencée alors cette amitié autour de l'écriture et de la lecture et de ces mille et une choses qui font l'existence. France me conseille de lire ceci ou cela, ce que je fais parfois, sauf pour Hannah Arendt, que je n'arrive pas à lire. On ne s'entend pas nécessairement sur nos choix littéraires, esthétiques ou politiques, ni sur certaines positions; on s'est heurté et blessé. Peut-être fâché. On s'est énervé, surtout moi. Elle est restée égale à elle-même, apparemment calme, grave. Silencieuse. Nous avons longuement discuté d'hommes, de femmes et d'enfants. On a bu, on a mangé, on a ri et même pleuré. Je dirais que nous nous sommes *accompagnées*, que *nous nous accompagnons*. Son écriture m'a choquée. M'a donné envie d'écrire. M'a rendu aussi furieuse. Mais chez elle la dénonciation de l'ignorance, le désir de savoir et celui d'analyser, me ramenait à l'essentiel. La littérature est à définir et redéfinir continuellement : elle ne peut se contenter de ce qu'elle a été ni même de ce qu'elle est.

Quelque vingt-cinq livres plus tard, tous portent le sceau de l'engagement et l'exigence de la pensée. L'écrivaine, à la subjectivité exacerbée par l'histoire, n'échappe pas aux rapports sociaux où la figure de la Loi et de la répression abandonne l'être au langage. Elle tente d'écrire à partir de ce qui la terrifie, de cette image du mineur qui extrait du minerai du fond de la mine. Elle appelle à une nouvelle subjectivité et poursuit sa quête de l'unité de la pensée.

Pour terminer, une citation de France Théoret : « Le geste d'écrire, qui n'a pas été et n'est pas davantage un acte spontané ou naturel, implique une lutte sans cesse recommencée et renouvelée avec la langue. »

Chère amie, complice écrivaine, bienvenue et longue route.

Danielle Fournier